L'intertextualité… ou *l'entreglose* universelle

La notion d'intertextualité est apparue à la fin des années 1960. Julia Kristeva (intellectuelle bulgare d'origine qui va imposer une dictature intellectuelle pendant quelques quarante ans) la définit l'intertextualité comme une « interaction textuelle » qui permet de considérer « les différentes séquences (ou codes) d'une structure textuelle précise comme autant de *transforms* de séquences (codes) prises à d'autres textes. » Elle montre que le roman médiéval *Jehan de Saintré* peut se définir comme l'interaction entre le texte de la scolastique, celui de la poésie courtoise, la littérature orale de la ville et le discours du carnaval. C'est le premier coup de massue sur ce ce qu'on appelait auparavant la « critique des sources » par un petit groupe d'intellectuels déterminés à imposer leur terrorisme intellectuel.

En réalité, cela emprunte à Mickaël Bakhtine qui tient le roman pour un espace polyphonique dans lequel viennent se confronter divers composants linguistiques, stylistiques et culturels.

Le cercle Bakhtine (il est au centre). Tout en soulignant les limites des formalistes russes, il a largement relayé leurs hypothèses, qui se sont ensuite imposées dans les manuels scolaires. Dés qu'on peut formaliser un modèle, il devient aisément transmissible et surtout opératoire. C'est ainsi qu'on a fait croire en l'universalité du schème narratif et imposé aux écoliers de faire entrer les contes dans cette grille de lecture…

En 1974, Roland Barthes officialise la doctrine : « tout texte est un *intertexte* ; d'autres textes sont présents en lui à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. » On le savait bien avant Montaigne qui a tout de même l'avantage de le formuler: « Nous ne faisons que nous entregloser. » (*Essais*, III, xiii).
Tout en littérature n'est tout de même pas que de l' « entreglose » autrement dit un universel bavardage un peu érudit entre gens de bonne compagnie !
La notion évolue entre Riffaterre, mais surtout Gérard Genette. En 1982 il élargit la notion à celle de transtextualité, qui analyse tous les rapports qu'un texte entretient avec d'autres textes. On ne l'avait pas attendu pour distinguer la citation, référence littérale et explicite ; le plagiat, référence littérale mais non explicite puisqu'elle n'est pas déclarée ; et l'allusion, référence non littérale et non explicite qui exige la compétence du lecteur pour être identifiée. Mais il l'a écrit dans un charabia majeur qui a définitivement écrasé tout autres perspectives de recherche en littérature.
Et bien sûr, les conséquences dans le secondaire ont été dramatiques. Au lieu d'étudier un texte, on étudiait son intertextualité… Pas toujours de manière très intelligente.
Aujourd'hui le concept est dans une nouvelle étape de redéfinition. Soit. Redoutons le pire…

Le corpus : farce et fable…

Les trois textes proposés proposent de vous faire réfléchir à la question. Si on peut parler de « intertextualité » pour les fables, ce serait sottise de voir une quelconque trace d'intertextualité entre Rabelais et les autres. C'est de philosophie pratique, nous savons tous que les intentions sont souvent fort bonnes, mais que lorsqu'il s'agit de se « mouiller la chemise », les candidats se font rare. La fable de la Fontaine, reprise de deux fables antérieures qui ont popularisé l'expression « nouer le grelot » illustre ce dont tout un chacun a pu faire l'expérience, ou expérimentera.
Rien de commun avec le texte de Rabelais, qui est une immense farce qui se moque un peu, non pas d'Homère mais des cuistres. Ce n'est pas une réécriture de Jean de la Fontaine, et mis à part qu'on y voit un bestiaire commun, (les rats), aucune intertextualité, sauf pour les imaginations déréglées ou ceux qui ne savent plus s'attaquer au sens littéral du texte. Mais nul doute que si on y mettait le charabia de cuistre habituel on réussirait à faire gober qu'il y a de la transtextualité dans ces questions de rats et de grenouilles.
Si ou quand vous doutez, c'est simple, appuyez-vous sur Gérard Genette, qui a quelques vertus : demandez-vous s'il y a des références, (explicites, c'est facile, implicite, ça l'es moins), si ça ressemble à un plagiat, ou si vous pouvez voir des allusions. Il y a une allusion au grelot éclatante dans le texte de Jean de la Fontaine. Ce n'est pas un plagiat, et on pourrait considérer qu'il s'agit d'une réécriture.
Mais certainement pas entre Rabelais et les fabulistes.

Texte A : Eustache Deschamps (1346-1406) Qui pendra la sonnette au chat ?

Je treuve qu'entre les souris
Ot un merveilleux parlement
Contre les chas leurs ennemis,
A veoir manière comment
Elles vesquissent* seurement (* vécurent)
Sanz demourer en tel débat;
L'une dist lors en arguant :
Qui pendra la sonnette au chat?

Cilz consaulz fut conclus et prins ;
Lors se partent communément.
Une souris du plat pais
Les encontre et va demandant
Qu'om a fait: lors vont respondant
Que leur ennemi seront mat :
Sonnette aront ou coul pendant.
Qui pendra la sonnette au chat?

« Cest le plus fort », dist un rat gris
Elle demande saigement
Par qui sera cilz fais fournis.
Lors s'en va chascune excusant ;
Il n'y ot point d'exécutant,
S'en va leur besongne de plat;
Bien fut dit, mais, au demeurant,
Qui pandra la sonnette au chat?

L'envoy

Prince, on conseille bien souvent,
Mais on puet dire, com le rat.
Du conseil qui sa fin ne prant :
Qui pendra la sonnette au chat?

Texte B : Jean de la Fontaine, Conseil tenu par les rats. (*)

Source : Abstémius (humaniste latin, XVIème) il écrivit un ouvrage de fables (en latin), constitué des fables d'Esope et d'un ensemble de fables de son cru.
Elles furent recueillies dans l'ouvrage de Névelet "Des rats voulant mettre une sonnette au chat". _
Avant Abstemius, l'apologue était déjà connu : Eustache Deschamps (1346-1406) en avait fait le thème de sa ballade. (voir supra)

Un Chat, nommé Rodilardus (1),
Faisait de Rats telle déconfiture (2)
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soû (3) ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le Galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat (4) qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité (5) présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen ;
Chose (6) ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas (7) point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus :
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

(1) le nom se trouve chez Rabelais et signifie rongelard
(2) au XVIIème, le mot signifiait "déroute générale d'une armée"
(3) graphie conservée, nécessaire pour la rime (soûl)
(4) grand bruit
(5) la famine
(6) rien ne...
(7) je n'y vais... (courant au XVIIème

Texte C : Rabelais, *La bataille fantastique de Rodilardus et Croacus*, Genève 1867. (mais écrit plus tôt).

La ***Batrachomyomachia*** (en grec ancien Βατραχομυομαχία / *Batrakhomuomakhía*, littéralement « La Bataille des grenouilles et des rats ») est une épopée comique parodiant l'*Iliade*.

Elle compte 303 hexamètres dactyliques. Les vers 9 à 88 présentent des similitudes fortes avec la fable d'Ésope : *Le Rat et la grenouille*. Elle fut largement attribuée, dans l'Antiquité à Homère. Plutarque (*De Herodoti malignitate*, 43), lui, en fait l'œuvre d'un dénommé Pigrès d'Halicarnasse, frère d'Artémise Ire de Carie — datation beaucoup plus tardive (début du Ve siècle av. J.-C.). Certains indices laissent supposer que sa rédaction doit être située à l'époque hellénistique[2].

Son préambule déclare :

« En commençant ma première colonne, j'implore la ronde Héliconienne de gagner mon cœur, afin que je chante !
Sur mes genoux, je viens de confier mon poème aux tablettes
— Lutte infinie, ouvrage d'Arès amateur de tumulte —
Et je prie les mortels de vouloir ouvrir leurs oreilles
Aux combats que les rats ont livrés parmi les grenouilles,
En imitant les travaux des Géants issus de la Terre... »

— (trad. Philippe Brunet)

Si le poème commence bien par le traditionnel appel aux Muses, l'auditeur est invité non plus à entendre chanter un aède, mais à écouter quelqu'un lire. Pour le reste, l'œuvre parodie très étroitement l'*Iliade*, usant et abusant de l'épithète homérique, au point que deux des héros, Psicharpax (Ψιχάρπαξ / *Psikhárpax*, littéralement « Rognequignon ») et Physignathos (Φυσίγναθος / *Phusígnathos*, littéralement « Maxigoître ») se présentent l'un à l'autre comme le font Diomède et Glaucos lors du chant VI (v. 199-236).

Ce poème est un chef-d'œuvre de satire allégorique, car ces rats et ces grenouilles qui se livrent à de si terribles batailles ne sont autres que des hommes, et leurs grands rois Rodilardus et Croacus représentent sans doute des monarques contemporains de l'auteur. On a pensé que cette invention d'Homère, paraphrasée par Calentius, pouvait s'appliquer à l'expédition de Charles VIII, roi de France, contre Frédéric, roi de Naples

Le texte a été réécrit pour une compréhension et une lecture plus facile.

Entre lesdites Grenouilles consistait une grosse grenouille, de laquelle les autres, par commune délibération, tant pour la beauté d'elle verdoyante, que pour la hautesse de son lignage et noblesse, avaient fait leur Roy et Seigneur. Ce Roy Grenouille, dont je vous parle, était sage, prudent et modeste entre tous ses sujets, bon justicier, et vaillant de sa personne, doux et clément à son peuple, qu'il gouvernait en bonne et sure amitié. Mais on en vit jamais un plus cruel, plus terrible et implacable à ses ennemis, comme celui-ci était; car ils le

doutaient loin et près.
A deux petites lieues de l'habitation des Grenouilles régnait un gros Rat, riche et puissant d'avoir et d'amis, qui était Roy, et maitre sur infinis Rats. Ce Roy-ci eut nom Rodilardus; lequel épousa une belle, sage, et prudente Rate, nommée Glandiphage, laquelle fut fille d'une nymphe, qui jadis avait habité les hautes régions des montagnes. D'icelle Rate Glandiphage eut Rodilardus trois enfants males et une belle fille; desquels les deux premiers, par fortune bien étrange, finirent leurs malheureuses vies, quasi en leurs premiers ans. Mais le dernier était plein de vie, nommé Musoleardus, enfant de bonne espérance, si les dieux l'eussent laissé succéder au sceptre de son vieil père, comme vous verrez ci-après.

Un jour, entre les autres, que le noble et puissant Roy Croacus tenait sa cour, et que lui et ses gens se déduisaient à chanter et railler de leurs voix enrouées, le jeune Rat Musoleardus avait mandé aucuns desdits Rats qui étaient de sa plus privée mesgnée; car vouloir lui était pris chasser celle matinée qui était sa belle journée. Le soleil était déjà levé jetant sa dorée lumière sur la terre, et grand apparaissait à merveilles pour la douceur de la matinée. Mont furent joyeux les chasseurs, quand ils virent si belle journée apparoir, et autour d'eux la belle forêt ample et ramue, sur laquelle doucement caquetaient plusieurs et divers oiseaux, si que c'était un vrai déduit et soûlas à voir. Outre les prairies étaient enrichies de verte herbe, qui toute était ourdie et tissue d'Arignes, qu'avoit ouvrées la gentille déesse Aragne, à la moiteur de la nuit, et à la douceur de l'aube du jour.
Ce spectacle fut grandement agréable au jeune Musoleardus; car là où le beau Titan épandait ses rays parmi' la prairie, il voyait la rosée qui épanouie s'était au-dessus de l'herbe d'ouvrage, entremêlé de plusieurs couleurs, tels qu'ils apparaissent en la mer en diversité, quand à l'opposite le soleil y frappe. Donques les gentilshommes et officiers de l'hôtel de Musoleardus s'en vinrent tous prestes et appareillez attendre leur seigneur devant son logis, où était son chariot triomphant pré- paré pour le porter à la chasse, et était fait celui chariot de belles feuilles et fleurs, traîné de six merveilleuses limaces ayant leurs cornes élevées, et cheminant moût fièrement.
Illec aussi étaient venus les vilains rats, chargez les uns de filez, les autres d'épieux et bâtons de chasse. Finalement, le jeune Musoleardus accompagné d'une grande multitude d'autres Rats, monta sur son chariot, et descendirent des montagnes et s'en allèrent aux prochaines forêts. Ce jeune rat Musoleardus était chaut et ardent à la chasse sur tous ses compagnons.

TEXTE D'INVENTION

Racontez l'une ou l'autre version, (à votre choix) en prose en intégrant une partie dialogue.

Je choisis le texte B…

L'affaire se passait dans le grenier de Tante Gertrude. Les rats y avaient trouvé refuge. Elle les y tolérait. Mais tante Gertrude avait un chat, qu'elle avait appelé Rodilardus en hommage à Jean de la Fontaine… Une bête superbe, un félin magnifique, et formidablement efficace. (donnez lui un nom) Les rats disparaissaient. Tante Gertrude les enterrait avec sérénité. Le peu qu'il restait n'osait plus quitter son trou. était redouté et passait pour le diable, ou pour le Lucifer de Cendrillon, dans la version de Walt Disney.

A partir de là, la difficulté, c'est de passer dans le monde des rats. Il faut donc imaginer un stratagème. Vous pouvez imaginer que vous vous transformez en rat, ou que vous les écoutez aux portes, que sais-je. Jouez l'ironie.

COMMENTAIRE COMPOSE (voir sur le site : commentaires composés)

Vous ferez le commentaire composé du texte B de Jean de la Fontaine

DISSERTATION

La littérature n'est-elle que réécriture ?

En littérature, ne fait-on jamais que « s'entregloser » comme disait Montaigne ?

P.S. N'oubliez pas qu'il y a toujours une sorte de « premier texte », ce qu'on appelle un « modèle ». Interrogez-vous sur une critique littéraire qui passe son temps à rejeter toute « tradition » mais ne cesse de parler et de bavarder sur l'intertextualité, qui implique la tradition (qu'on la méprise, la renie, la tourne en dérision ou qu'on s'appuie sur elle et qu'on la relaie…)